

## À l'ombre des marronniers

Nora,

J'aimerais que tu m'aides à grandir.

J'aimerais que tu me sortes de là, que les mots et les images arrêtent de tourner dans ma tête. Bien sûr, j'ai essayé d'oublier. Mais le passé revient sans cesse. J'ai essayé d'effacer ce qui se passait dans notre petit village de montagne, quand je restais seul avec ma grand-mère, et que mes parents partaient de longues semaines travailler en ville. J'ai essayé, tu sais, vraiment, de gommer, d'anéantir, de rayer la kyrielle d'injures que nous t'avons balancées à la figure. Mais tout est resté en moi. C'est pour cela que je t'écris cette lettre, cette lettre dans laquelle je te demande pardon.

Te souviens-tu de ce jour où tu es arrivée dans notre petit village obtus ? Bien sûr. Et tout le monde s'en rappelle encore. « Marre de la ville, disaient tes parents. Marre de la pollution et de l'agressivité. » Impossible de ne pas voir cette camionnette blanche d'où se détachait une croix bleue, soulevant un nuage de poussière sur son passage.

La nouvelle a vite fait le tour du village, tu sais, tel un oiseau noir porteur de mauvais présage... Le lendemain, tout le monde était au courant. Les bouches s'agitaient, les lèvres remuaient, les ragots prenaient forme. Et la semaine suivante, c'était la rentrée. Tu es arrivée au portail accompagnée, poussée par ta mère. Le petit chemin caillouteux n'arrangeait pas les choses. Nous ne pouvions pas emprunter la voiture, c'était évident, herbes et gravillons s'emmêlaient dans tes roues, la saleté giclait sur les garde-boues. Une fois dans la cour, tu t'es déplacée seule, avec difficulté. Tout le monde se bousculait, chahutait, hurlait. Te regardait de travers. Et toi, tu te tenais immobile dans la tourmente. Impassible. Je me suis moqué de toi, te comparant à une gamine sortie trop tôt des jupons de sa mère. Les petits diables de la cour de récréation, c'était nous. Puis la cloche a sonné, et nous nous sommes mis en rang. La maîtresse est arrivée, flottant dans sa robe à fleurs, et a frappé dans ses mains. Nous sommes entrés en classe, toi en dernier, empruntant la rampe d'accès pour... les gens comme toi. On l'avait installée à la demande de tes parents. L'atmosphère poussiéreuse, l'odeur de vieux livres et les cartes suspendues au mur nous ont rappelé que, ça y est, c'était la rentrée. Tout le monde chuchotait autour de toi, des murmures s'échangeaient derrière ton dos. Je n'y étais pas étranger. Et lorsque nous nous sommes lourdement laissés tomber sur notre séant, assis devant nos pupitres, la place à côté de la tienne était vide. Et lorsque la maîtresse t'a présentée à la classe, elle a évité ton regard bleu. Et dès le jour de la rentrée, tu a été « elle ». Tu semblais contagieuse. Des ricanements parcouraient la classe, chacun te lançant de temps en temps des œillades moqueuses. Durant les exercices, tu restais au fond de la classe, muette. On nous affirmait que tu étais juste « différente ». Absolument pas « débile ». Pourtant, tout te désignait comme telle. Tes courts cheveux bruns en bataille, ta bouche, entrouverte, d'où s'échappait parfois un mince filet de bave. Ton t-shirt, toujours taché, maculé de traces de nourriture. Ton odeur si particulière, savant mélange de lotion pour bébé et relents de ton petit déjeuner. Tout, sauf tes yeux. Tes yeux bleu clair, limpides, dans lesquels j'ai eu l'impression de plonger. Ces petits bouts de ciel, je les revois chaque nuit, lorsque le passé

revient me hanter. Tu semblais si vive et curieuse, tes yeux bleus pétillants d'intelligence, emprisonnée dans ton corps gourde. Mais lorsqu'on se détachait de tes prunelles, nous ne voyions que les bouts de nourriture collés autour de ta bouche, que la bave séchée à la commissure de tes lèvres. Alors la magie se brisait, et les papillons que j'avais ressentis dans mon ventre en croisant tes yeux s'envolaient aussi vite qu'ils étaient apparus.

La première semaine, nous t'avons laissée tranquille. Pour que tu t'imagines que nous t'acceptions, que tu ne nous faisais pas rire, ou bien pour te faire croire que tu pouvais être une fille normale, comme les autres. Mais les messes basses allaient bon train. On se moquait de toi et de tes gestes chaotiques, encore et encore. Quel sujet de conversation inépuisable ! Et moi, je riais avec les autres. Oui, je riais avec les autres et en même temps je pensais à tes yeux si bleus. Je les sentais transpercer mon dos, tels de fines lames d'acier, lorsque nous nous esclaffions un peu trop fort.

Nous passions nos récréations tous ensemble, mes amis et moi, les fesses collées au bitume. Au fil des semaines, des filles nous ont rejoints. Nous étions bientôt plus d'une dizaine, accroupis au milieu de la cour. Tant de choses se sont dites en secret sur toi, à l'ombre des marronniers... Tu passais ton temps toujours toute seule, à ressasser on ne sait quoi dans ton esprit. Moi, de temps en temps, je te lançais un regard à la dérobée, et te volais une image. Ta silhouette semblait si fluette dans ton grand fauteuil blanc, décoré de stickers et autres soleils de papier. Tes mains étaient posées sur tes cuisses, le regard dans le vague.

Tu avais de bonnes notes, aussi. Je crois que ça énervait les autres. D'une part parce que tu avais des évaluations aménagées, de l'autre parce que tu les réussissais. Mais le problème, c'est qu'il fallait s'occuper de toi. L'un de nous, chaque jour, devait vous pousser, toi et ton lourd fauteuil, jusqu'à la cantine, remplir ton plateau et s'asseoir à ta table. C'était une horreur de te voir manger. Tout dégoulinait, giclait, venait s'écraser sur ton plateau. Nous t'observions fixement, riant sous cape. Tu nous voyais, n'est-ce pas ? Nos mines dégoûtées ne t'ont probablement pas échappé.

Mais un jour, tu m'as parlé. Tu n'arrivais pas à saisir ton verre d'eau ; tes doigts raides étaient incapables d'agripper la surface lisse. Tu essayais encore et encore, sans jamais y arriver. Alors j'ai pris le verre et l'ai doucement rapproché de toi, à hauteur de tes mains. Là, tu m'as regardé avec candeur, naïveté presque. Tu m'as regardé, et as dit « merci ». Un merci tremblotant, fragile, cassé. Timide. Et soudain mes entrailles se sont mises à bouillonner, mon cœur tambourinant dans ma poitrine comme s'il voulait en sortir, le rouge me montant au visage. Pas besoin de t'en dire plus, mon émoi était perceptible. Tu as souri, de ce sourire si bancal. Alors la honte m'a envahi, la colère aussi, toutes ces émotions s'abattant sur moi comme un tsunami, comme un déluge de rancœur et de fureur. Qu'est ce que j'étais en train de faire ? Sympathiser avec une débile mentale, une retardée, une attardée ! Mon sang n'a fait qu'un tour, je voulais te faire du mal, là, maintenant, tout de suite, je voulais déchirer ton visage et casser ton sourire niais en deux. Alors je t'ai balancé le contenu de ton verre en plein visage. Des têtes se sont tournées vers nous. Tu ne bougeais plus, interloquée, trop choquée, même, pour répliquer, l'eau dégoulinant le long de ton menton sans que tu ne fasses rien pour l'arrêter. Je me suis levé lentement, sans te quitter des yeux, et suis sorti le buste droit, la démarche digne. Les autres approuveraient mon acte, ai-je pensé à cet instant.

Depuis ce jour, tu ne m'as plus adressé un regard. Et comment te le reprocher? Tes parents n'ont jamais rien su de ce qui s'était passé, trompés par ton sourire de façade et tes amis imaginaires. Et de mon côté, pas de représailles. Ma grand-mère n'avait cure de ces « histoires d'écoliers », mes parents ne furent jamais au courant. Et les enseignants ? Leur gobelet de café à la main, ils faisaient mine de ne rien voir, arguant qu'ils n'y pouvaient rien, et que franchement ce n'était pas si grave, juste des bagarres d'enfants. J'aurais voulu être puni, pourtant. J'aurais voulu qu'on te défende, me faire exclure. Mais rien de tout ça n'est arrivé. Les pleurs et les brimades sont restés cachés par les marronniers. Et lorsque tu reparaissais en classe, seuls tes yeux rouges témoignaient de notre cruauté. Notre groupe s'agrandissait, nous étions toujours plus inventifs. Ton plateau se renversait accidentellement, de petits mots anonymes apparaissaient dans ton pupitre. Tu étais plus isolée que jamais, te retranchant dans un silence mutique. Et moi, je pensais à toi jour et nuit, tes yeux me poursuivant jusque dans mes cauchemars.

Les jours et les mois défilèrent, l'automne laissant place à l'hiver et ses sommets blanc, puis au doux printemps en mars et enfin à l'été, tardif par chez nous. Et un beau jour de juin, où le parfum délicat des fleurs embaumait l'air, nous avons eu une idée. Pour finir l'année en beauté, avant de passer au collège, il nous fallait faire quelque chose de mémorable, de beau, de splendide, qui serait... le clou du spectacle, en quelque sorte.

Nous t'avons écrit une fausse lettre. Une fausse lettre où nous te demandions pardon, pardon pour cette année de violence et de cruauté. Et nous t'avons donné rendez-vous sur le petit pont qui enjambait les rapides, près de chez toi. Nous t'avons précisé à plusieurs reprises que nous t'attendions seule, avec une surprise rien que pour toi. Tes parents, bien que récalcitrants à l'idée de ne pas t'accompagner, ont pourtant cédé à tes demandes. « C'est à une centaine de mètres à peine, elle pourra nous alerter si elle a un problème ». L'ambiance était électrique au sein de notre groupe, tout le monde était surexcité, les uns parlant fort pour se faire entendre, les autres élaborant un « plan d'attaque ». L'adrénaline était au rendez-vous. Comment aurais-je pu dire non ? Comment aurais-je pu m'opposer à notre « projet commun » ? Alors je riais avec les autres, je riais même si j'avais peur.

Les semaines ont défilé, la date fatidique approchant, et chaque jour j'espérais tomber malade, ayant ainsi une excuse pour ne pas faire « le truc ». Mais le temps passe inexorablement... et c'est arrivé.

Ce jour là, les rapides glacés dévalaient la montagne, se fracassant contre la roche avec violence. De grandes gerbes d'eau gelées jaillissaient de toutes parts. Je m'étais fait porter pâle, simulant une petite grippe passagère, suppliant ma grand-mère de me garder à la maison. Je t'imaginai alors, te rendant sur le petit pont de pierres, bataillant dans les ornières, ta tête bringuebalant sur le fauteuil à chaque cahots. Je t'imaginai attendre, seule, face aux cascades.

Les autres étaient, selon le plan initial, cachés derrière un buisson, se délectant de te voir seule, guettant une présence humaine. Et quelques minutes plus tard, ils se sont rués sur toi, sortant des fourrés, hurlant tels des guerriers. Leur fureur se déversait en un flot intarissable. C'était à nouveau le temps des croisades, il fallait chasser le démon, débarrasser le monde des impurs. Et tu as été bombardée, toi qui attendais depuis si longtemps, toi qui croyais encore à la bonté, pleine d'espoir. Et ils t'ont blessée, te lançant des cailloux, des graviers dans les yeux, ils t'ont blessée en te lançant des mots tranchants

comme des couteaux, effilés comme des lames de rasoirs : « Dégénérée, espèce de sale débile ! Tu mérites pas de vivre !!! » Tous étaient déchaînés, hurlant, crachant, huant, feulant. Et toi, tu te tenais immobile dans la tourmente.

Les battements de mon cœur se sont accélérés, mes yeux passant de ma montre à la porte. Tout était certainement terminé, à cette heure-ci. Oui, certainement...

Plus les minutes passaient, plus je pensais à toi, t'imaginant pleine de sable et de graviers, tes yeux bleus si purs baignés de larmes. Je n'en pouvais plus. J'ai bondi, je suis sorti de ma chambre en trombe et me suis élancé dans la rue, à toute vitesse. Je glissais dans les flaques de boue, me prenais les pieds dans les racines, manquais parfois de me rompre le coup. Mais qu'importe. Je ne me suis pas arrêté.

Lorsque je suis arrivé, essoufflé, en nage sur le petit pont, tu étais là, recroquevillée dans un coin, pleurant, meurtrie à jamais. Seule sur ce pont, au milieu des effluves entêtants des fleurs d'été. Je me suis approché de toi doucement, très doucement. Tu te rappelles, mon amour ? Tu te rappelles la façon dont je t'ai prise dans mes bras, te serrant autant que je le pouvais, humant, sentant, respirant ton odeur ? Oui. Comment oublier ? Et dis-moi, comment oublier quand, soudain, nous avons entendu des cris derrière nous ? Comment oublier le regard moqueur des autres qui étaient revenus ? Comment oublier leurs rires sarcastiques, comment oublier la honte qui m'a envahit à ce moment même ? Et comment oublier mon geste, lorsque je t'ai repoussée, jetée à terre, sous les yeux des autres... Comment oublier tes pleurs qui me parvenaient encore tandis que je m'éloignais en courant ? Oublier n'est pas possible.

Alors aide moi à grandir, Nora. Aide moi à ne plus pleurer lorsque je pense à cet été là, aide moi.

Et voilà. Je te demande pardon, au nom de tous les autres, des enfants stupides que nous étions. Je suis désolé, il a fallu du temps pour que la douleur s'estompe.

Et le soir, dans l'obscurité de ma chambre, avant de dormir, je revois ces petits bouts de ciel, tes grands yeux bleus, et je me demande ce que tu as bien pu te dire, ce fameux jour de juin, lorsque tu t'es dirigée vers l'onde grondante, prête à t'engloutir, les joues mouillées.

Voilà. C'est la fin de ma lettre, que je dépose sur ta tombe. Puisse la pluie ruisseler sur mes mots, pour qu'enfin ils pénètrent la pierre et trouvent un chemin jusqu'au cœur de la terre, parmi les ossements et les cailloux, où tu repose désormais.

Pierre